

Opinion

LA CHRONIQUE DE

Pascal Praud

La guerre de Troie n'aura pas lieu



Notre chroniqueur, qui a joué le rôle d'Hector à l'atelier théâtre de son lycée, dresse un parallèle entre la pièce de Jean Giraudoux et le dangereux bellicisme actuel

CNEWS/AUGUSTIN DÉTIENNE

La guerre de Troie n'aura pas lieu, Cassandra !

– Je te tiens un pari, Andromaque.

Ces deux répliques ouvrent *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*, tragédie moderne en deux actes

qu'écrivit Jean Giraudoux en 1935. Ce dialogue ravive des souvenirs. J'étais encore Nantais, élève au lycée La Perverie Sacré-Cœur. Notre professeur de philosophie et de français, madame Chon-Butlen, passionnée de Molière, de Corneille et de Racine, avait monté un atelier de théâtre. En 1982, la terminale B offrait du temps pour flâner dans la ville et des récréations pour jouer la comédie. Chaque jeudi après les cours, nous étions une dizaine à écouter madame Chon-Butlen qui jonglait avec la philosophie et la mise en scène. Aucun de nous ne connaissait Jean Giraudoux. Nous aimions moins la pièce que nous aimions être ensemble. Je m'étais inscrit à cet atelier du soir pour accompagner une élève de la classe. Je n'ai pas oublié son prénom. Il existe des vocations qui prennent des chemins de traverse. La jeune femme jouerait Hélène, la belle Hélène, que Paris enlève et qui déclenche la guerre de Troie.

« – Tu seras Hector, me dit madame Chon-Butlen, le symbole de la raison et de la paix dans la pièce.

– Vous êtes sûre que c'est pour moi ?

– Tu seras parfait.

– J'aurais préféré Cassandra. »

Je rêve souvent d'un aller-retour dans les couloirs du temps. Par curiosité plus que par nostalgie. Je rêverais d'observer le jeune Hector.

Aujourd'hui comme hier

La guerre est presque toujours évitable. La fatalité a bon dos. Les passions ont le dernier mot. Les hommes sont des hommes que l'orgueil, l'intérêt ou la peur commandent, aveuglent et détruisent. Voici ce que nous dit Jean Giraudoux en 1935. L'auteur a transposé dans la Grèce antique les inquiétudes des années 1930, quatre ans avant l'entrée en guerre de la France dans un conflit mondial, deux ans après l'accession d'Adolf Hitler au pouvoir. L'inquiétude et la résignation ont envahi l'Europe. Les démocraties hésitent entre pacifisme et faiblesse.

Jean Giraudoux n'était pas qu'un écrivain, un romancier, un dramaturge. Il est d'abord un diplomate, normalien, qui entre en 1910 au ministère des Affaires étrangères. Il devine que l'Europe court à la catastrophe. « *Je vois la guerre se glisser entre nous* », regrette Hector, porte-parole dans la pièce de Giraudoux, antimilitariste convaincu, amoureux des colombes. La guerre n'est pas un destin. Elle résulte d'erreurs humaines. Les hommes fabriquent une fatalité qu'ils prétendent subir. Je résume ici *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*. Jean Giraudoux décrit l'impuissance des hommes de bonne volonté : « *La paix ne supporte pas l'orgueil* », dit Hector qui ne contrôle plus rien quand la mécanique guerrière est lancée. Giraudoux (via Hector) affiche un pacifisme désespéré : « *Il suffit d'une minute d'orgueil pour perdre un peuple*. » La paix supposerait une lucidité de tous. Elle est impossible. Les malentendus, les émotions, les paroles

dépassent les individus. La guerre apparaît tel un engrenage : « *Elle est faite de mots que l'on n'a pas surveillés* », dit encore Hector avant de conclure : « *La vérité ? C'est que vous aimez la guerre parce qu'elle décide à votre place.* »

Star Wars vs Clausewitz

Il serait tentant de lire Giraudoux à l'aune du moment présent. « *Aux approches de la guerre*, affirme Ulysse à Hector, *tous les êtres secrètent une nouvelle sueur, tous les événements rêvent un nouveau vernis, qui est le mensonge. Tous mentent.* » On pense à Donald Trump, on pense à Vladimir Poutine, on pense à Emmanuel Macron. « *Le privilège des grands, c'est de voir les catastrophes d'une terrasse* », ajoute Andromaque à Hélène. Les va-t-en-guerre provoquent le pire sans jamais subir les conséquences. Les chefs vivent en haut. Le peuple endure en bas.

L'histoire ne bégaye pas. Un monde nouveau arrive. Les empires contre-attaquent. *Star Wars* a remplacé Clausewitz. Hier, la guerre prolongeait la politique. Elle était rationnelle ; elle avait des objectifs ; elle était menée par des États. La guerre était politique ; elle est devenue symbolique. YouTube arrose la planète : images en direct, vidéos de drones, propagande tous azimuts. Les armées construisent un discours. Qui représente le camp du bien ? Qui joue la victime ? Qui contrôle le récit ?

Vladimir Poutine a envouté les Russes. Il terrorise l'Ukraine. Il menace l'Occident. La bombe atomique ne dissuade plus le Kremlin. Donald Trump enfle une panoplie de superhéros. Le spectacle est global. Il faut inventer, surprendre, émouvoir. Les *storyboards* d'Hollywood sont plus précieux que n'importe quel manuel de stratégie. Les cyberattaques affolent les États. Les militaires envahissent l'espace. Clausewitz expliquait les guerres anciennes ; *Star Wars* éclaire les nouvelles.

À la table des grands, Emmanuel Macron n'a d'autre choix que de bluffier. La bombe monte au front avec le service national volontaire. Personne n'est dupe. La France pèse peu. L'Europe guère davantage. « *Quand les types de 130 kilos disent certaines choses, les types de 60 les écoutent.* » Chacun connaît cette réplique de Michel Audiard. Avec les États, c'est pareil. Le rapport de force est le langage des grandes puissances. La Russie, la Chine, l'Amérique, l'Arabie saoudite, la Turquie rêvent d'un nouveau Yalta. À toi le Donbass, à toi Taïwan, à toi le Groenland, etc. L'Europe résistera-t-elle à ces empires ? À la fin de la pièce écrite par Giraudoux, la guerre éclate malgré tous les efforts d'Hector. Grecs et Troyens font couler le sang.

Les hommes fabriquent une fatalité qu'ils prétendent subir

Giraudoux au purgatoire

Jean Giraudoux n'est plus joué à Paris. L'acteur et metteur en scène Nicolas Brianchon a monté *La Guerre de Troie n'aura pas lieu* en 2007. Depuis, rien. L'ombre du maréchal Pétain plane sur l'ex-diplomate, devenu en 1939 commissaire général à l'information jusqu'à la défaite de juin 1940. Giraudoux refusa d'aller à Vichy. Il prit ses distances avec le régime. Il garda le silence. Ni complice dans la collaboration, ni actif dans la Résistance. Une certaine ambivalence lui est reprochée. Il meurt en janvier 1944, à l'âge de 61 ans, emporté par une septicémie.

Quatre-vingts ans plus tard, il est au purgatoire. C'est dommage. Écouter ou lire Giraudoux n'est pas inutile. Et puis j'aimerais tellement revoir Hélène... ●